Document généré le 25 avr. 2024 11:31

Brèves littéraires

La main

Christian Lemieux-Fournier

Volume 8, numéro 3-4, printemps–été 1993

URI : https://id.erudit.org/iderudit/6085ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)
1920-812X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lemieux-Fournier, C. (1993). La main. *Brèves littéraires*, *8*(3-4), 102–104.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CHRISTIAN LEMIEUX FOURNIER

La main

Comment suis-je arrivé ici ? Je ne sais trop. Cela s'est passé si vite. La fanfare est arrivée, puis repartie, c'est à peine si j'ai eu le temps de voir et d'entendre le bout d'un tambour. C'était déjà fini. Je l'ai constaté. La cohue me l'indiquait. Suis-je délicat des bronches ? Ne serait-ce plutôt une question d'étranglement ? Est-ce en toussant que je suis tombé ? M'a-t-on poussé... ? Toujours est-il que ma position est plus que fâcheuse, délicate et dangereuse. Agrippé à la paroi rocheuse, appuyé d'une fesse sur une pierre en saillie, c'est en rêvant très fort, le front sur le granit, que j'arrive à me maintenir en équilibre.

Les circonstances... ? Il y avait la fête, en haut. Une joyeuse fête. Une foule bruyante et animée. Une parade colorée. L'idée de longer le précipice est venue je ne sais d'où. Il est vrai que la vue est splendide et que du bout du cap, en regardant au loin et en se laissant aller, il est possible d'éprouver l'enivrante sensation de s'envoler. Souhaitait-on l'ascension collective ? Je prétends, quant à moi, que l'ascension solitaire est beaucoup plus aisée. J'admets, toutefois, qu'elle offre le désavantage d'inviter peu de gens à en témoigner. Il faudrait pouvoir se croire sur paroles les uns les autres,

considérer comme vrais les mots qui frappent nos tympans.

Il y avait beaucoup de monde. J'avais chaud. J'étouffais. Je cherchais mon souffle en regardant passer les trompettistes. La foule... j'aime bien la foule, elle m'attire..., mais elle m'énerve aussi, elle éveille en moi un sentiment trouble, un agréable malaise. Il paraît que je souffre d'agoraphobie. Souffrir est un bien grand verbe pour décrire un plaisir. Disons que c'est stressant, source d'adrénaline, et que ça ne ressemble pas du tout à la sérénité. S'il est vrai que je suis atteint de cette phobie, et c'est bien possible, je dois sûrement être un cas bénin. Mais je connais si peu des autres vivants. Puis-je comparer ? Souvent je me demande comment je peux vivre ainsi, depuis toujours, sans ami, sans famille, sans quelqu'un à qui vraiment parler. C'est curieux, parce que mon activité principale, lorsque je puis me déplacer, est d'aller là où il y a des gens et de les regarder. Certains jours je vois en eux du céleste, d'autres du morbide, parfois de la haine ou de l'amour, jamais du vide ou très rarement. C'est intéressant. Remarquez que, ne les connaissant pas, je me fais peut-être une fausse idée d'eux. Depuis toujours je me dis que c'est en me connaissant moi-même que je vais les percer, saisir, y comprendre quelque chose, puisque moi-même je suis eux. Mais se connaître soi-même, ce n'est pas si simple.

À un moment précis, je me sentis vraiment étouffé, j'eus l'impression que l'on m'en voulait, que l'on ne m'aimait pas, que l'on cherchait délibérément à m'écraser et à m'asphyxier. Douloureux. Je cherchai donc à

m'éjecter de la masse compacte, je jouai des coudes, je rêvai, clarté cervicale, à une course folle. Puis je me vis courir, et cela m'apaisa...

Je réussis vraiment à m'éloigner de la foule. Mais, ce faisant, je m'approchai de plus en plus du précipice. Entre deux maux, ai-je choisi le moindre ? Que les discussions *a posteriori*, où tout est toujours possible, m'agacent. Comme si à chaque geste posé s'offrait, là, gracieusement, devant et non derrière, temps et espace de réflexion. Rien de plus faux. Nous sommes aussi bouchons que navires. J'admets que là, entre la foule et le vide, sans gouvernail, je fus bouchon.

Que s'est-il vraiment passé ? Je ne sais trop. Une bousculade, une glissade, un évanouissement, une poussée... le possible est si nombreux. En tombant je criai à pleins poumons, ça j'en suis certain. Nul ne m'entendit ? Il y avait tant de bruit, tant de cris, une telle cacophonie. Je tombai comme dans les films, ralenti par une branche, réussissant à m'agripper d'une main, puis améliorant graduellement ma position, qui est maintenant fâcheuse, mais assez stable. J'attends...

D'en haut l'on m'appelle. Je vois une main. Il me semble la reconnaître. Un grain de beauté dans la paume, ce n'est pas si fréquent. Cette main tendue qui me prête assistance... Est-ce la même qui, naguère, me poussa ?